



HAL
open science

Géopolitique des Eglises évangéliques américaines: l'exemple des megachurches.

Sébastien Fath

► **To cite this version:**

Sébastien Fath. Géopolitique des Eglises évangéliques américaines: l'exemple des megachurches.. Sciences humaines, 2006, Grand Dossier n°4, pp.15-19. halshs-00104194

HAL Id: halshs-00104194

<https://shs.hal.science/halshs-00104194>

Submitted on 6 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géopolitique des Églises évangéliques américaines L'exemple des *megachurches*

Chorale géante, prières ferventes, prédication projetée sur écran plasma, leader charismatique gonflé à bloc, foules électrisées et messages venus du monde entier..., tous les ingrédients étaient rassemblés, en ce dimanche 2 juillet 2006, pour faire des 50 ans d'anniversaire de Thomas Road Baptist Church un événement mémorable. Dotée d'un auditorium de 6000 places assises, cette *megachurch* évangélique états-unienne basée à Lynchburg (Virginie) illustre la prospérité actuelle d'un protestantisme américain rigoureux, conservateur et missionnaire. Fondée un demi siècle auparavant avec 35 membres, dans un petit local dévolu à la mise en bouteille de boissons gazeuses, Thomas Road Baptist Church compte aujourd'hui parmi les plus grosses *megachurches* évangéliques des Etats-Unis, avec 24.000 membres inscrits. La recette ? Selon son pasteur-vedette, le célèbre télévangéliste Jerry Falwell, elle serait très simple : « j'ai commencé par frapper aux portes à raison de 100 maisons par jour, six jours sur sept ». Un an après les débuts, son Église comptait déjà 864 membres. La croissance n'a jamais cessé, conduisant le pasteur Falwell à bâtir un véritable empire. Non content de développer sa congrégation, il est également à l'origine de l'une des plus importantes universités fondamentalistes des Etats-Unis, Liberty University (fondée en 1971, 18.000 étudiants aujourd'hui), complétée par une école qui va de la maternelle au second degré, Liberty Christian Academy. Ces lieux de formation, situés sur un immense campus racheté à l'entreprise Ericsson, attirent des étudiants du monde entier, mais aussi beaucoup de politiciens, pour lesquels une conférence à Liberty constitue un passage obligé. De Ronald Reagan à George Herbert W. Bush en passant par Jesse Jackson ou John McCain, parler à Liberty équivaut à un passeport pour des millions de voix fondamentalistes. Prosélyte et missionnaire, Falwell et les siens n'ont pas négligé les médias, développant un programme de radio, un show télévisé (*Old Time Gospel Hour*), puis une chaîne câblée maison, Liberty Channel.

Du religieux à l'éducation en passant par les médias, restait la politique : l'appétit de Falwell n'a pas tardé à se tourner vers le Congrès et de la Maison blanche, au travers de la Moral Majority, mouvement fondamentaliste qu'il a fondé en 1979 autour des valeurs chrétiennes conservatrices qui lui sont chères : famille traditionnelle, créationnisme, lutte contre l'avortement. Falwell est devenu, depuis, l'un des visages de la droite chrétienne non

seulement aux États-Unis, mais aussi dans le monde entier, se signalant régulièrement par des propos à l'emporte pièce. C'est lui, aux lendemains du 11 septembre 2001, qui avait attribué les attentats à la sécularisation excessive de l'Amérique, qui n'aurait reçu en conséquence que « ce qu'elle mérite ». C'est encore lui, sur CBS, qui affirmait que « Mohammed est un terroriste » (6 octobre 2002). Initiatives intempestives, isolées ? Point du tout. L'entreprise Falwell est certes liée au charisme d'un homme, mais l'Amérique religieuse d'aujourd'hui n'est pas avare de figures de ce type, qui combinent un profil de bâtisseur d'empire intérieur, avec celui de prophètes auto-proclamés à l'impact géopolitique global. Parmi ces “nouveaux condottieri protestants”¹, le pasteur fondamentaliste Pat Robertson, vieux complice de Falwell, s'est distingué lui-aussi de longue date par une emprise géopolitique multiforme. Elle passe à la fois par un réseau missionnaire, des collaborations avec des Églises locales sud-américaines, africaines, asiatiques, un empire médiatique (Christian Broadcasting Network), une université (Regent University, en Virginie) et une influence pérenne sur les débats nationaux au travers d'une structure à caractère politique, la Christian Coalition (fondée en 1988). Tel un oracle, Robertson se signale par des prises de position aussi péremptoires qu'imprévisibles, qui vont d'un appel à l'assassinat du président élu du Venezuela, Hugo Chavez (23 août 2005) à une justification théologico-politique du coma d'Ariel Sharon, que Dieu aurait puni pour sa mollesse supposée vis-à-vis des Palestiniens (5 janvier 2006).

47% des missionnaires protestants dans le monde sont américains

Falwell comme Robertson ne sont pas représentatifs de tout le mouvement évangélique américain, mouvance religieuse qui pèse 70 millions de fidèles aux États-Unis. Ils se rattachent à sa tendance la plus conservatrice, dite fondamentaliste, qui côtoie d'autres courants plus ouverts sur la culture commune. Lointain héritier du puritanisme et des mouvements de réveil, ce protestantisme évangélique est axé sur la conversion, l'autorité absolue de la Bible, le conservatisme moral, et une culture associative décentralisée. Très militant, son poids ne se limite pas à influencer les débats de société aux États-Unis. Son influence internationale est multiforme. Elle s'inscrit dans une mutation qui marque le passage d'une géopolitique des confessions vers une géopolitique des conversions. Le protestantisme américain a constitué le moteur principal de ce changement de paradigme. Le christianisme de l'Europe moderne a longtemps valorisé les confessions religieuses, au sens

¹ Cf. Ariel Colonomos, “Les nouveaux condottieri protestants”, *Églises en réseaux. trajectoires politiques entre Europe et Amérique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, pp.159-169.

d'entités confessionnelles stables, souvent liées à l'État, et fixées sur un territoire, suivant le principe de la paix d'Augsbourg (1555) : *Cujus Regio Ejus Religio*. Cette territorialisation des appartenances religieuses induisait une géopolitique qui n'a pas entièrement disparu, comme le rappellent les récents conflits yougoslaves, mais qui se trouve supplantée aujourd'hui par une géopolitique des conversions. Portée par des entrepreneurs comme Falwell, Robertson ou l'évangéliste Billy Graham, celle-ci n'identifie plus l'étiquette religieuse à l'appartenance territoriale, mais à la conversion personnelle. Le croyant dira : « je ne suis plus protestant parce que je suis né dans tel territoire calviniste, mais parce que j'ai choisi Jésus-Christ dans telle Église protestante ».

Ce choix conversionniste, les Églises lui font la cour avec autant d'ardeur que les marques commerciales doivent rechercher des consommateurs. Il favorise le réseau au détriment de l'institution territoriale, l'individu au détriment de la paroisse, la concurrence plutôt que le monopole. Il induit une dynamique prosélyte, qui s'appuie à l'échelle internationale sur un personnel missionnaire protestant américain qui s'élevait à 4000 en 1903, à 34,037 en 1972, et à 46,381 en 2001². Par rapport au volume total des missionnaires protestants dans le monde, la part des États-Unis était de 26% en 1903, 65% en 1972, et 47% en 2001. C'est dire le poids de l'influence religieuse américaine : bien qu'en net déclin aujourd'hui au profit d'une orientation évangélique multipolaire, cette influence représente encore près de la moitié des effectifs missionnaires protestants dans le monde. Ce démarchage trans-frontière passe par le canal des missions, aujourd'hui abondamment étudié à la fois dans son impact extérieur et intérieur³. Il passe aussi par des organisations para-ecclésiales (*parachurch*) comme Campus pour Christ (*Campus Crusade International*), multinationale fondée en 1951, qui aurait montré son film « Jésus », sorti en 1979, à 5 milliards d'habitants depuis un quart de siècle. Les médias par satellite constituent un autre vecteur d'influence, au travers de chaînes comme TBN (*Trinity Broadcasting Network*) ou *God TV* (relai européen d'émissions évangéliques en majorité nord-américaines), disponibles sur de nombreux bouquets numériques.

² Chiffres Mark Noll, « L'influence américaine sur le christianisme évangélique mondial au XXe siècle », dans S.Fath (ed), *Le protestantisme évangélique, un christianisme de conversion*, Turnhout, Brépols, 2004, p.59-80.

³ Joel A. Carpenter and Wilbert R. Shenk, eds., *Earthen Vessels: American Evangelicals and Foreign Missions, 1880-1980* (Grand Rapids, Eerdmans, 1990), Daniel H. Bays and Grant Wacker (ed.) *The Foreign Missionary Enterprise at Home: Explorations in North American Cultural History* (Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2003).

La révolution des *megachurches*

Ces vecteurs d'influence géopolitique sont aujourd'hui de plus en plus appuyés et relayés par un phénomène relativement nouveau, la révolution des *megachurches*. Ces Églises géantes revêtent deux caractéristiques. La première renvoie à la taille de l'assemblée. Une *megachurch* compte au moins 2000 fidèles physiquement présents chaque dimanche, sur un campus qui évoque plus une petite ville qu'un lieu de culte classique. La seconde marque distinctive d'une Église géante est qu'elle propose une très large gamme d'activités, qui débordent du terrain strictement religieux pour englober le sport, la musique, le cinéma, la réparation de voitures, la restauration ou la perte de poids. De fait, cette polyvalence se traduit par un impact d'autant plus important sur la Cité. Il transcende en effet allègrement la relégation du religieux à une sphère spécialisée, voire privée, dont on a désormais l'habitude en France. Longtemps confidentiel, le mouvement des *megachurches* a récemment explosé. Il s'inscrit dans le contexte socio-économique plus général de l'*urban sprawl* (étalement urbain) qui marque les États-Unis depuis les années 1970, et qui couvre les grandes banlieues états-uniennes d'autant de *mall* (centres commerciaux géants). De seize *megachurches* en 1970, on est passé en vingt-cinq ans à 400 *megachurches* (milieu des années 1990), puis à un peu plus de 1200 en 2005⁴. À l'image d'un Phil Collins ou d'un Peter Gabriel, les pasteurs-stars des nouveaux temples de la consommation religieuse de masse ont su, depuis, conserver le devant de la scène, et peser sur les enjeux de la planète.

Une campagne électorale américaine ne peut plus, aujourd'hui, faire l'impasse sur la « tournée des *megachurches* ». Quant aux ONG, elles comptent largement sur la générosité de ces entreprises religieuses prospères. Lorsque Bono, chanteur vedette du groupe U2 (lui-même assez proche des évangéliques), est allé faire campagne aux États-Unis contre la pauvreté et le SIDA en Afrique, c'est dans les *megachurches* qu'il s'est rendu pour atteindre le public religieux américain. Entre 2000 et 2005, le revenu moyen d'une Église géante américaine a augmenté de 28%, passant de 4,8 millions de dollars à 6 millions de dollars annuels. Mais les plus importantes disposent d'un budget bien plus considérable. Forte de plus de 21,000 fidèles hebdomadaires, la Willow Creek Community Church (WCC), située dans la banlieue Ouest de Chicago (Illinois), dispose ainsi aujourd'hui d'un revenu annuel d'environ 50 millions de dollars, soit un budget supérieur au budget déclaré d'un grand club de football français comme l'Olympique de Marseille (32 millions d'Euros). De quoi financer des

⁴ Dans son enquête quantitative conduite en 2005, le Hartford Institute for Religion Research donne un montant de 1210 recensées, mais en précisant qu'il y en a peut-être un peu plus.

activités ambitieuses sur le territoire, mais aussi à l'échelle internationale. En quoi consiste cette influence géopolitique ?

Elle se traduit d'abord par un relai de l'influence culturelle états-unienne, qui peut à l'occasion orienter des choix politiques locaux en faveur des positions conservatrices, comme on l'observe sur certains terrains sud-américains comme le Guatemala. Toutes les *megachurches* ne sont certes pas proches de la Nouvelle Droite Chrétienne (*New Christian Right*), comme l'illustre par exemple l'étonnant succès de la Salem Baptist Church du sénateur démocrate afro-américain James Meeks, située en banlieue Sud de Chicago (20.000 fidèles). Mais la majorité d'entre-elles inclinent vers des positions conservatrices. Généralement défendues sans militantisme politique explicite, elles sont parfois mobilisables pour un combat frontal, à l'image des positions d'un Jerry Falwell. Dans l'entre-deux, Ted Haggard, actuel président de la *National Association of Evangelicals* (NAE) et pasteur de la *megachurch* New Life à Colorado Springs (14.000 membres), ne se prive pas de faire le lien, dans tous ses déplacements internationaux, entre l'Évangile, la liberté et l'économie de marché.

Cocooning chrétien ou nouvelles colonies ?

L'influence géopolitique croissante des *megachurches* fonctionne aussi, et surtout, comme un ferment de diffusion de l'*ethos* entrepreneurial protestant, fondé sur l'individualisme, la confiance dans l'élection divine et la discipline laborieuse. De l'individu à la PME pour finir à la taille d'une multinationale : le parcours des *megachurches* ne mime-t-il pas, sur le terrain religieux, le rêve de réussite économique de tout entrepreneur ? Ce recyclage contemporain des vieilles hypothèses webériennes s'accompagne enfin d'un rapport assez ambigu à l'action sociale. D'un côté, il semble que les *megachurches* tendent aujourd'hui à proposer une alternative entrepreneuriale ambitieuse à l'Etat-Providence, au travers de programmes sociaux très considérables. En l'an 2000, près de 300 bénévoles en moyenne par *megachurch* états-unienne consacraient au moins cinq heures par semaine à un travail caritatif, qu'il s'agisse d'aide alimentaire, de programmes pour sevrer les drogués, d'accompagnement des personnes âgées ou de construction de maisons pour familles pauvres. Cette prise en charge massive de besoins sociaux variés va jusqu'à englober, depuis deux ans, la lutte contre le réchauffement climatique (dernier cheval de bataille de Ted Haggard), au nom de la sauvegarde de la Planète et de ses habitants.

Ce militantisme renvoie à l'héritage américain de la cité puritaine voulue comme une cité sur la colline, exemplaire, éclairant le monde, selon le fameux sermon du gouverneur du Massachussets, John Winthrop (1587-1649). À l'image de la *wilderness* des indiens, des

“sauvages”, la société actuelle apparaît, aux yeux des protestants évangéliques, comme enténébrée, loin de Dieu. Dans les deux cas, l’espace est à (re)conquérir à partir d’établissements chrétiens appelés à faire école, en tant que sociétés alternatives. Dans les deux cas, une foi protestante prosélyte entend proposer un modèle intégré, où l’activité strictement religieuse colore toute la dimension du social (loisirs, économie, engagement social voire politique). Sur le chemin de la “poursuite du bonheur” inscrite dans la Déclaration d’indépendance américaine⁵. La société pionnière proposée par la *megachurch* est posée en exemple comme les colonies puritaines s’affichaient aussi comme modèles de la félicité promise aux élus.

Mais les *megachurches* états-uniennes révèlent aujourd’hui une autre tendance contradictoire, dont l’impact, s’il se confirme, amoindrit d’autant l’efficacité géopolitique de l’entrepreneuriat évangélique. Bien des indicateurs soulignent qu’un des objectifs prioritaires des Églises géantes est aujourd’hui de privilégier la convivialité des régénérés, sur un mode relativement consumériste (voire hédoniste) et replié sur lui-même. La foi doit d’abord améliorer la vie quotidienne, faire du bien, rendre heureux et rassurer le chrétien soumis au stress d’une société trop compétitive. On assisterait ici à ce que l’historien Bill Leonard (Wake Forest University) décrit comme un “cocooning chrétien” qui privilégie l’entre-soi, le confort et la sécurité d’une enclave préservée des tumultes du reste de la société. Du concert de *christian music* (musique chrétienne) au self-service à base de produits *organic* (bio) en passant par la salle de *fitness* ou le terrain de *baseball*, le chrétien trouve dans sa *megachurch* tous les services que son grand-père trouvait dans une petite ville, avec de surcroît la garantie d’un label chrétien conforme à ses orientations spirituelles et morales. L’Église devient alors microcosme du monde, si bien qu’il ne faut pas s’étonner que les fidèles de Prestonwood Baptist Church à Plano (Texas) appellent leur communauté “Prestonworld”. En proposant au chrétien toutes les commodités d’une petite ville, quitte à soustraire ce dernier à l’environnement de la société globale, on n’est pas si loin de la *gated community*, cité fermée où nul n’est accepté comme résident s’il ne répond pas au cahier des charges...

Cocooning chrétien, ou nouvelles colonies ? L’explosion des *megachurches* américaines, et le développement de formes similaires partout dans le monde (y compris en France, qui compte aujourd’hui quatre *megachurches*) interdit de trancher entre ces deux alternatives, tant la culture protestante évangélique est décentralisée, diverse, et soumise à autant de tensions. Une chose est sûre : dans la « société-monde » qui s’esquisse, le dieu globalisé des américains s’habille en XXL.

⁵ “*Life, Liberty and the Pursuit of Happiness* », Déclaration d’indépendance du 4 juillet 1776. Voir Bernard Cottret, *La Révolution américaine. La quête du bonheur*, Paris, Perrin, 2003.